

LA PRESSE NOUVELLE *Magazine Progressiste Juif*

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

PNM n° 326 - Mai 2015 - 33^e année

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

HOMMAGES		
A. DEWERPE, E. GALEANO, G. GRASS	N. Mokobodzki	p.2
MONDE		
MUMIA UNE BATAILLE URGENTE ...	PK	p.3
IL Y A CENT ANS LE GÉNOCIDE DES ARMÉNIENS	R. VAHÉ	p.3
FRANCE / SOCIÉTÉ		
LE PEN CONTRE LE PEN ?	D. Vidal	p.4
LE TTIP - QUI GAGNE QUOI ?	J. LEWKOWICZ	p.5
PROJET DE LOI RELATIF AU RENSEIGNEMENT	S. ROSENFELD	p.5
LE 3 MAI : UN SERVICE PUBLIC POUR INFORMER, INSTRUIRE, DIVERTIR	P. KAMENKA	p.8
HISTOIRE / MÉMOIRE		
L'AGENDA DE LA MÉMOIRE		p.2
1945 - 2015		
PETITES MANOEUVRES ET GRANDE VICTOIRE	B. FREDERICK	p.6
DEUX ÉPISODES ... DONT ON PARLE PEU	JA	p.6
APPRENDRE LA JOIE DE VIVRE	S. BOSKI	p.7
BILLET D'HUMEUR		
LES MOTS POUR LE DIRE « L'HOMME »	M. CLING	p.6
CULTURE / LITTÉRATURE		
CENTENAIRE PERETZ: ÉLOGE DU YIDDISH	D. SILBER	p.4
ÊTRE ISRAËLIEN À LA FIN DU XXI ^e SIÈCLE	G-G. LEMAIRE	p.4
CINÉMA ENTRETIEN AVEC AVI MOGRABI	L. LAUFER	p.8
THÉÂTRE ANCIEN MALADE DES HÔPITAUX DE PARIS		
& 'CONVERSATIONS OU LE VOYAGE D'ULYSSE'	S. ENDEWELT	p.7
LE CLIN D'ŒIL DE...	N. MALVIALE	p.3
VIE DES ASSOCIATIONS		
		p.2

8 mai - 70^e anniversaire de la Victoire sur le nazisme, mais...

EST-CE À NOUVEAU LA MONTÉE DES PÉRILS ?

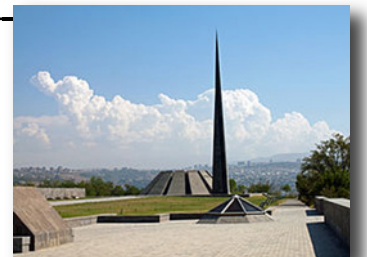
P. 6
Petites manoeuvres et Grande Victoire
par B. Frederick

Le fascisme n'existe pas à l'état de nature

P. 4
Le Pen contre Le Pen
par D. Vidal



1^{er} mai - Fête du travail - À Paris, on manifeste - En France, en Chine, on revendique



Tsitsernakaberd / Mémorial dédié au génocide des Arméniens à Erevan

P. 3 *Il y a cent ans le génocide des Arméniens*
par R. Vahé

Plus d'un million d'Arméniens ont péri lors du génocide. Huit cent migrants africains périssent dans un naufrage. L'homme fait aussi partie du patrimoine de l'humanité.

JACQUES LEWKOWICZ

S'INQUIÉTER POUR L'AVENIR INCITE À AGIR

Editorial

Qui d'entre nous n'a pas ressenti une profonde indignation face à la multiplication des naufrages en Méditerranée ? Et comment ne pas penser au sort de nos aînés, eux aussi travailleurs immigrés venus en France entre 1890 et 1939, qui durent quitter l'Europe centrale, chassés par les pogroms et la misère sans oublier ceux, militants, parfois dans la clandestinité, opposés à des régimes dictatoriaux, qui furent contraints de s'exiler et s'engageront, par la suite, dans les Brigades internationales puis dans la Résistance ? L'Histoire se répèterait-elle ? Une chose est certaine : nous nous trouvons devant une situation mondiale de montée des périls qui met tous les citoyens devant des choix incontournables. La tenue prochaine de la conférence des Nations Unies sur le climat mondial s'annonce difficile, du fait d'une gestion anarchique et égoïste de la satisfaction des besoins énergétiques, dans le même temps où la situation de réchauffement de la planète appelle des décisions immédiates énergiques.

Sur le plan économique, en France, en Europe et dans le monde, les exigences du capital financier qui entraînent la montée des spéculations boursières, la priorité donnée aux dividendes des actionnaires au détriment de l'emploi et des salaires, couplées à la politique d'austérité en Europe font craindre le pire pour tous ceux qui n'ont d'autre ressource pour vivre que leur travail. Au plan international, la guerre couve ou gronde dans de trop nombreux endroits, notamment en Ukraine, au Proche-Orient et en Afrique, gagnant sur des zones toujours plus étendues. Les dangers que recèle le projet des négociations commerciales transatlantiques posent de manière nouvelle la question de la coopération économique internationale, dans le contexte des conditions de communication et de transport du début du XXI^e siècle. En France même, de graves atteintes aux libertés publiques sont à craindre, si est adopté en l'état le projet de loi relatif au renseignement.

Par ailleurs, la recrudescence de propos et d'actes dirigés contre des populations, en raison de leur appartenance religieuse ou de leurs origines réelles ou supposées, ne peut qu'inquiéter. Face à tous ces périls, nous sommes certains que tous ceux qui liront ces lignes, comme nos aînés, poursuivront leur engagement dans le combat pour l'émancipation humaine et pour une orientation démocratique des institutions et de tous les lieux de pouvoir. Seule la mobilisation de tous ceux qui, fidèles au serment de Mauthausen*, s'engagent en faveur des valeurs démocratiques et pour le progrès économique social et culturel, est capable de transformer le monde périlleux qui se profile en une planète où, avec nos descendants, nous pourrions vivre dans la prospérité, la paix et la sécurité. ■

30 avril 2015

* à lire in le *Hors-Série de la PNM n° 326*

HOMMAGE

Alain Dewerpe. MORT D'UN HISTORIEN NÉ SOUS LE SIGNE DE L'HISTOIRE



Alain Dewerpe nous a donc quittés le 16 avril. Né en 1952, il n'a pas connu son père mortellement blessé par la police lors de la répression très violente de la manifestation organisée le 28 mai à l'appel du *Mouvement de la Paix*, pour protester contre la venue du général américain Ridgway, nommé à la tête des forces alliées européennes sous l'égide de l'OTAN (dont le siège restera à Paris jusqu'en 1966). Ce même jour, Duclos, en possession d'une paire de pigeons, présumés voyageurs quoique morts, et d'un revolver « énorme », sera inculpé d'atteinte à la sûreté de l'Etat et emprisonné, cependant que le siège du PC est perquisitionné. Il est fortement question d'interdire le PC, d'où sans doute la violence.

Alain est élevé par sa mère, **Fanny Dewerpe née Kapciuch**, qui à 11 ans, s'est évadée du Vel' d'Hiv'. Il y a dans la famille de son père comme de sa mère des résistants, dont René, un oncle fusillé, et des déportés. Fanny deviendra monitrice de la CCE au patronage du 20^e. Le 8 février 1962, elle est au nombre des 9 membres de la CGT, dont 8 communistes, qui sont massacrés au métro Charonne par les brigades d'intervention, alors sous les ordres du préfet de police Papon, à la fin d'une manifestation organisée pour protester contre les violences de l'OAS : la veille, un attentat qui visait Malraux avait blessé une fillette, Delphine Renard, qui en perdra la vue.

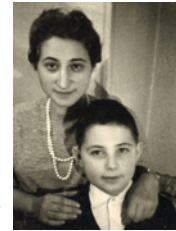
Alain Dewerpe n'a pas dix ans. Il va être élevé par ses deux grand-mères. Sa vie a été, selon la formule de Georges Perec, « mêlée à l'histoire avec une grande hache ». Aussi sera-t-elle pour lui, rappelle Catherine Brice « une passion, un métier, mais surtout, un engagement ». Ce futur directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, a d'abord travaillé sur le monde du travail de 1800 à 1950, puis sur l'histoire de l'industrialisation et a publié *Espion, une anthropologie historique du secret d'Etat contemporain* (Gallimard, 1994, 478 p.).

En 2006, il publiera *Charonne, 8 février 1962 – Anthropologie historique d'un massacre d'Etat*. (Gallimard, coll. Folio-Histoire, 2006, 897 p), « un ouvrage passionnant dont on peine à suspendre la lecture », note un critique : Il y analyse les politiques de la police, la violence d'Etat, le mensonge d'Etat. Il y démontre aussi « le rôle majeur du mouvement syndical dans la crise politique de la fin de la guerre d'Algérie et la résolution du conflit ».

Lors de l'hommage qui lui a été rendu au cimetière de Bagneux, l'un de ses amis signale que, depuis trente ans, il réunissait, pièce après pièce, les éléments d'une étude sur la M.O.I. qui lui tenait à cœur pour d'évidentes raisons, étude inachevée dont il faut espérer qu'elle servira à écrire l'histoire encore trop peu connue du rôle des étrangers dans la Résistance française. Rôle que par une coïncidence qui en est à peine une, Charles Aznavour évoque en termes bouleversants dans *Le Monde* du 19 avril.

Alain Dewerpe était attaché au *yiddishland* et ce n'est pas un hasard si la cérémonie s'est ouverte sur l'interprétation de *Di Tsayt Fun Di Kersh'n*, traduction en yiddish du Temps des cerises, par Michèle Tauber, chanteuse et linguiste éminente qui a également lu *Harbst*, un poème en yiddish de Yitsik Manger.

Alain Dewerpe est mort à 62 ans. C'est beaucoup trop jeune quand on a tant à dire, à faire, à écrire, à donner à ceux qui ont faim de vérité et de justice. ■ **Nicole Mokobodzki**



Noël 1960

VIE DES ASSOCIATIONS

HOMMAGE AUX RÉSISTANTS DU SOULÈVEMENT DU GHETTO DE VARSOVIE

Le local de l'UJRE était plein à craquer, ce samedi 11 avril pour voir *Les petits héros du ghetto de Varsovie* et débattre avec **Chochana Boukhobza** de son film. On sait que les nazis avaient regroupé les juifs de Varsovie – soit le tiers de la population – sur le vingtième de la superficie de la ville. Les combattants du ghetto sont prévenus, par la résistance polonaise, la veille de la liquidation. Ce fut l'insurrection que l'on sait. Une poignée d'enfants juifs, dont une fillette, avaient réussi à se sauver du ghetto. On pense à Gavroche, aux mômes de Louis Daquin. Ils ont commencé par se doter de surnoms polonais. Puis ont vécu d'expédients, vendant dans les bus des cigarettes françaises – ou des contrefaçons –, chantant dans les rues, proposant des journaux à la criée. Ils ont tenu dix-huit mois. Un jour, ils ont contacté la résistance polonaise, incrédule. Ils brûlaient de se battre « pour de vrai ». Six d'entre eux ont fini leurs jours en Israël. La réalisatrice les a longuement écoutés et filmés. Ils ne sont plus que trois aujourd'hui. Elle a aussi utilisé les rushes d'un cinéaste américain qui avait filmé dans le ghetto. Son film est sobre, sérieux. Elle ne cherche à aucun moment l'effet facile et se borne à raconter. C'est déjà beaucoup. C'est 52 minutes d'émotion. Au cours du débat, Paulette Sarcey, déportée résistante, rappelle qu'à l'automne 1943, un millier d'hommes, dont la moitié sont morts d'épuisement, sont expédiés d'Auschwitz à Varsovie pour déblayer les ruines du ghetto, qui deviennent un sous-camp d'Auschwitz. L'UJRE conclut le débat en offrant à la cinéaste le livre de Lucien Steinberg, *Pas comme des moutons: Les Juifs contre Hitler*, Les Balustres, 2012, 10 €

GRANDIR APRÈS LA SHOAH

Après l'Espace Niemeyer, à Paris, les dessins d'enfants sur le thème "Grandir après la Shoah" (1945-1950) sont exposés à Montreuil jusqu'au 30 juin.

Ce 11 avril, l'UJRE assistait aussi au vernissage de l'exposition dans un nouveau lieu : le Musée de l'Histoire Vivante de Montreuil. Occasion pour beaucoup de découvrir ce charmant musée. Discours du maire, des commissaires de l'exposition*, du président de l'UJRE. Rappelons que lors de la Journée nationale de la Résistance le 27 mai à Paris, une exposition de dessins d'enfants sera consacrée au thème : *Dessiner pour résister*. Outre les dessins, les visiteurs peuvent lire des textes rédigés par les enfants des colonies et patronages de la CCE sur le thème de la paix.

* Isabelle Lassignardie avec Frédéric Genevée (archives) et Serge Wolikow (historien)

AGENDA DE LA MÉMOIRE

3 au 5 mai 70^e anniversaire de la libération du camp de Mauthausen

8 mai 1945

• **Capitulation sans conditions de l'Allemagne nazie** (Plus de 60 millions de morts pendant la Seconde Guerre Mondiale)

• **Massacre de Sétif** (Rassemblement pour la reconnaissance des crimes d'Etat de 1945 en Algérie, à 15h sur le parvis de l'Hôtel de Ville)

8 mai 1975

Chute de Saïgon (Entre 2 et 3 millions de morts (militaires et civils))

27 mai Journée Nationale de la Résistance Pierre Brossolette, Geneviève de Gaulle, Germaine Tillion, Jean Zay entrent au Panthéon.

DERNIÈRE MINUTE

Notre ami **JEAN LESCOT**, né **Wajsbrot**, nous a quittés ce 28 avril. Nous lui rendrons hommage le mois prochain. Les équipes de l'UJRE et de la *Presse Nouvelle Magazine* présentent leurs plus sincères condoléances à sa compagne et à ses fils, David et Micha, et les assurent de leur plus chaleureuse affection. ■

MICHÈLE HAMBURGER

née **Frida Markowicz**

vient de nous quitter ce 17 avril dans sa 90^e année.

Attristés, l'UJRE et MRJ-MOI présentent leurs plus sincères condoléances à ses frères et sœurs, à son mari Joseph, à leurs enfants et petits-enfants. ■

DEUX ÉCRIVAINS ENGAÛÉS NOUS QUITTENT LE MÊME JOUR

Eduardo Galeano. Deux ou trois choses qu'il faut savoir de lui. Et d'abord, c'était un homme de cœur ! En 1973, il est comme tout le monde serait-on tenté de dire, emprisonné par la dictature uruguayenne puis, comme tout le monde, connaît l'exil. En 2005, altermondialiste convaincu, il fait partie, avec Ignacio Ramonet, Bernard Cassen, Samir Amin, Pérez Esquivel, ou José Saramago, du *Groupe des dix-neuf* qui lance le Manifeste de Porto Alegre.

En 2009, il est membre du Comité de parrainage du *Tribunal Bertrand Russel pour la Palestine*. Son œuvre la plus connue, écrite pour informer, avec des mots simples qui vont droit au cœur, *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*, énumère les trésors qui au fil des siècles ont fait la fortune de puissances étrangères et la misère des peuples. Hugo Chavez la remit à Obama, au *Sommet des Amériques*, pour l'aider à comprendre la réalité. En août dernier, Galeano constatait que « les Européens ont la sale manie de faire la chasse aux juifs et, [que] naturellement, c'est aux Palestiniens qu'on présente la facture. » ■

Günter Grass. Déclaré *persona non grata* en Israël, il fait, dans un recueil de poèmes, *Eintagsfliegen* (Éphémérides) paru en 2012, l'éloge de Mordechaï Vanunu, ce lanceur d'alerte qui, travaillant à Dimona, avait en 1986 révélé, preuves à l'appui, qu'Israël possédait 200 bombes atomiques, à la suite de quoi, enlevé par des agents du Mossad il avait passé 18 ans en prison. Grass, lauréat du Nobel de littérature en 1979, neuf ans après avoir proposé en vain que le prix soit partagé entre un écrivain de RFA et un de RDA, fait en 2006 son *coming out* de gamin embrigadé dans les jeunesses hitlériennes, livrant un secret qui le hantait : « De 10 à 14 ans, j'ai été enrôlé dans les jeunesses hitlériennes à l'âge où l'on est très réceptif, très impressionnable. J'étais fasciné. J'ai marché, chanté, braillé...

À 16 ans, j'étais soldat, puis à 17, blessé et fait prisonnier par les Américains. C'était en 1945. Je fus épouvanté lorsque j'ai pris connaissance de l'ampleur des crimes ». ■

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Nàïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH**

depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 4 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Coordination

N. Mokobodzki, T. Alman

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction
Tauba-Raymonde Alman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : luje@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>

(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mèl et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

IL Y A CENT ANS... LE GÉNOCIDE DES ARMÉNIENS...

par Raphaël Vahé

A l'occasion du centième anniversaire du génocide des Arméniens de l'Empire ottoman, le *Mémorial de la Shoah*, investi depuis une dizaine d'années dans la sensibilisation du public aux génocides du XX^e siècle, dédie une exposition d'une grande qualité¹ et une série d'initiatives à ce meurtre de masse qui préfigure ceux qui se sont produits au cours de ce siècle.

« D'avril 1915 à décembre 1916, environ un million deux cent mille Arméniens, citoyens de l'Empire ottoman, sont assassinés sur ordre du Comité Union et Progrès. Ce génocide fut perpétré pour des raisons à la fois historiques et politiques. La guerre aidant, le processus de turcisation de l'espace anatolien, d'homogénéisation ethnique de l'Asie mineure, caressé par les chefs d'Union et Progrès se transforme en entreprise d'extermination des Arméniens », précise le communiqué de présentation de l'exposition².

L'exposition propose d'en comprendre les causes, fait le récit de son déroulement d'un point de vue tant historique que géographique et enfin, aborde l'après-génocide. Accompagnant la société civile turque, « moteur de la réconciliation avec l'Arménie quant au processus mémoriel du génocide arménien », le *Mémorial de la Shoah* met en exergue à travers cette exposition le déni dont celui-ci continue de faire l'objet.

La France peut s'honorer d'avoir voté, parmi ses lois, le 20 janvier 2001, la loi relative à la reconnaissance du génocide arménien. Cet acte d'une haute portée symbolique sert le devoir de vérité, s'impose face aux tentatives toujours renouvelées de minimiser, de nier le génocide des Arméniens. Le négationnisme n'est pas un mode d'expression comme les autres : son objectif est de

falsifier l'Histoire pour effacer toute mémoire collective, toute trace des génocides. Il doit être sanctionné par la même peine que celle qui s'applique à la *Shoah*. Nous écrivons ici même³, évoquant la proposition de loi visant à réprimer la contestation de l'existence des génocides reconnus par la loi (censurée par le Conseil constitutionnel), que cette loi devait s'inscrire dans une démarche permanente et large de prévention des crimes contre l'humanité. Elle devrait être accompagnée d'un engagement solennel de formation d'une génération d'enseignants ayant pour mission d'expliquer le message.

Ce serait un véritable nouveau progrès et, en même temps, enverrait un signal clair à tous les communautarismes. Il ne s'agit ni d'imposer une histoire d'État, ni de stigmatiser le peuple turc... Il s'agit plutôt de montrer aux autorités turques – bien après les militants courageux de leur propre société civile, qu'évacuer la question de la reconnaissance du génocide des Arméniens, « c'est ôter des fondations rationnelles à l'Europe, des Balkans au Caucase, qui manque déjà de sagesse et de respect du genre humain »⁴. La communauté internationale et, en premier lieu, les États-Unis, seraient bien avisés, à l'instar de la France et de l'Union européenne, de reconnaître le génocide de 1915 afin de semer « des germes de la raison » sur l'Europe du Sud-Est trop marquée par « les graines de folie »⁵ qui germent depuis des siècles. La reconnaissance du génocide des Arméniens a une valeur universelle.

La commémoration du centenaire du génocide des Arméniens de 1915 est l'occasion de faire mémoire des

innombrables victimes, mais c'est aussi l'occasion de reconnaître le rôle joué par les Français d'origine arménienne qui, aux heures les plus sombres de notre histoire, prirent toute leur part des combats de notre liberté, à l'image de Missak Manouchian et de ceux de l'Affiche rouge qui, comme l'a chanté Aragon, « donnaient leur cœur avant le temps et qui criaient la France en s'abattant ».

Le combat des Arméniens pour la mémoire, la vérité, est en réalité « un combat universel pour la dignité de l'homme »⁶. ■

¹ Exposition *Le génocide des Arméniens de l'Empire ottoman - stigmatiser, détruire, exclure* (jusqu'au 27 septembre).

² Commissariat scientifique : Claire Mouradian, Raymond Kévorkian, Yves Ternon.

³ PNM n° 294, mars 2012, p.6.

⁴ Gaïdz Minassian, *Guerre et terrorisme arméniens*, PUF, p.270.

⁵ Ibidem.

⁶ François Rochebloine in *Nouvelle Arménie*, n° 217, p.67.

NDLR. La « Revue d'histoire de la Shoah » consacre au génocide des Arméniens son n° 202 (03/2015) : *Se souvenir des Arméniens - 1915-2015 - Centenaire d'un génocide*. Elle avait déjà consacré le n° 190 au génocide du Rwanda sous le titre « Rwanda. Quinze ans après. Penser et écrire l'histoire du génocide des Tutsi (01-06 2009).



NDLR Zeev Sternhell, interrogé dans le documentaire de Charles Enderlin, « *Au nom du temple* » passé récemment sur France 2, sur la multiplication des colonies, notait : « Un cancer que nous avons refusé de voir ».

DROITS DE L'HOMME

MUMIA : UNE BATAILLE URGENTE POUR SAUVER « LA VOIX DES SANS VOIX »

Il y a urgence. Il y a extrême urgence à extraire du pénitencier de Mahanoy Mumia Abu-Jamal, ce journaliste afro-américain, ancien membre des *Black Panthers*, condamné à mort par une justice raciste pour avoir tué le policier Faulkner, crime qu'il nie depuis le premier jour.

Mumia qui vient d'avoir 61 ans est détenu depuis 33 ans, dont 30 passés dans le couloir de la mort. Grâce à la mobilisation internationale, au combat de ses avocats, il a échappé à la peine capitale. En 2011, la justice fédérale de Pennsylvanie a commué sa peine en *prison à perpétuité sans possibilité de libération* ; en 2012, elle a rejeté l'appel qu'il avait intenté pour *obtenir un nouveau procès*. « La peine de mort écartée, a déclaré le prix Nobel Desmond Tutu, c'est désormais le déni de justice qui doit être reconnu et Mumia libéré ».

Mumia n'a jamais cessé d'écrire. Il conseille et soutient inlassablement

ses codétenus. Son courage, sa volonté, ceux de sa famille, forcent l'estime. Mais en décembre il a perdu sa fille, âgée de 36 ans. Cela suffirait à expliquer que son état de santé se dégrade de façon alarmante. Il a perdu 40 kilos, souffre d'un eczéma aigu, s'exprime avec difficulté et doit se déplacer en fauteuil roulant. Atteint de diabète, il n'a pas été vu par un diabétologue, ni autorisé à consulter un médecin indépendant.

Le Collectif français* pour sa libération lance un cri d'alarme. La mobilisation doit être forte. De nombreuses voix se sont élevées dans ce sens. La nôtre ne doit pas manquer**. ■ PK

* NDLR Le Collectif français *Libérons Mumia !* rassemble une centaine d'organisations, dont l'UJRE, et de collectivités publiques - Courriel : contact@mumiabujamal.com - Site : www.mumiabujamal.com

** Ambassadrice des États-Unis à Paris : Tél 01 43 12 22 22 - Fax 01 42 66 97 83 - Mèl ParisNIV@state.gov

GÉNOCIDE : NAISSANCE D'UN MOT

Dû au juriste juif polonais Raphaël Lemkin, ce terme* a une histoire généralement ignorée des profanes. Né en 1900, Lemkin avait constaté, à l'occasion du génocide des Arméniens, que la loi punit quiconque tue intentionnellement une ou plusieurs personnes mais laisse impunis ceux qui éliminent des populations entières. À la SDN, il s'efforça de faire évoluer le droit international. Le Tribunal de Nuremberg adopta son néologisme pour qualifier la tentative d'extermination des juifs d'Europe. Churchill avait dit : « *Nous sommes face à un crime sans nom* ». Il fallait un nom. Ce fut **génocide**. Auparavant, on ne parlait que de massacre. Par exemple, Hitler justifiait sa décision d'envahir la Pologne en déclarant : « *Qui se souvient encore du massacre des Arméniens* » ?

Le terme de génocide entre à jamais dans le droit international en 1946 quand les Nations Unies le définissent : « *Le génocide est le refus du droit à l'existence de groupes humains entiers, de même que l'homicide est le refus du droit à l'existence à un individu* ». Elles reconnaissent trois génocides : celui des Arméniens de Turquie, celui des Juifs d'Europe, celui des Tutsis du Rwanda. ■ NM

* NDLR Ce thème était évoqué par l'article de Maurice Cling *Mémoire partagée* paru dans la PNM n° 248 (sept. 2007).

LE PEN CONTRE LE PEN ?

par DOMINIQUE VIDAL *

Voilà plusieurs décennies que certains croient pouvoir combattre le Front national (FN) avec la méthode Coué. Au soir du second tour des élections départementales, ils se rassurent encore en constatant que le parti d'extrême droite n'a pas accédé à la présidence d'un conseil général, oubliant qu'il a rassemblé plus du quart des voix au premier tour. Quelques jours plus tard, l'affrontement entre Jean-Marie Le Pen et sa fille ranime leurs espoirs : la rupture, expliquent-ils, serait fatale pour le FN.

Le 2 avril, sur RMC, le fondateur du parti réaffirmait que les chambres à gaz ne représentent qu'un « point de détail de l'histoire ». Une semaine plus tard, il multipliait à nouveau les provocations dans une interview accordée à l'hebdomadaire *Rivarol*. « Je n'ai jamais considéré le maréchal Pétain comme un traître, assurait-il. L'on a été très sévère avec lui à la Libération. Et je n'ai jamais considéré comme de mauvais Français ou des gens infréquentables ceux qui ont conservé de l'estime

pour le maréchal. » Jean-Marie Le Pen s'attaquait aussi à la francité du Premier ministre : « *Valls est français depuis trente ans, moi je suis français depuis mille ans. Quel est l'attachement réel de Valls à la France ?* » Autre cible, Jean-Pierre Chevènement et, à travers lui, le vice-président du FN, Florian Philippot, au passé chevènementiste : « *L'origine politique de certains actuels dirigeants du Front a plus d'importance que leur comportement personnel. Je pense à l'influence nocive d'un homme que je trouve pour ma part tout à fait détestable : Jean-Pierre Chevènement. Il a les apparences d'un patriote alors qu'il est au fond un marxiste.* »

Qu'on se comprenne bien : il n'est pas question, ici, de tomber dans le complotisme. Entre le fondateur du parti et son successeur, l'opposition n'est vraisemblablement pas fictive. Elle porte, non sur le fond, mais sur la meilleure tactique à suivre pour amener le FN au pouvoir, à supposer que ce soit là l'objectif de Jean-Marie Le Pen. C'est, en

tout cas, celui de sa fille, et la dispute familiale le sert : en affrontant son père, Marine Le Pen crédibilise la « dédialisation » dans laquelle elle s'est lancée avec succès. Quant aux partisans du « vieux grognard », peu nombreux à en croire les sondages, ils n'ont pas d'alternative – sauf groupusculaire.

Toute sous-estimation de la montée en puissance du FN ne pourrait qu'alimenter celle-ci. Les faits sont têtus, les chiffres aussi : en trois ans, le parti d'extrême droite est passé de 17,9 % (présidentielle de 2012) à plus de 25,4 % (européennes de 2014), score confirmé aux départementales de 2015. Et les études sociologiques témoignent de l'enracinement populaire du vote frontiste, qui a rallié cette fois 43 % des électeurs ouvriers, 38 % des employés – et 30 % des moins de 35 ans.

Cette ascension s'enracine – hélas ! – profondément dans le paysage politique français. Elle exprime la colère contre la crise, mais aussi et surtout

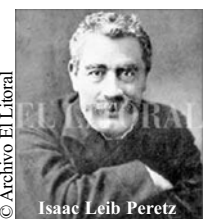
contre l'incapacité de la gauche comme de la droite à la combattre. Au-delà, elle reflète un grand désarroi face au sentiment que « tout fout le camp » dans un pays ballotté par la mondialisation et rongé par la perte des valeurs.

En s'adressant à cette France à la dérive, Marine Le Pen a su tenir un langage nouveau, sorte de cocktail de trois discours : anticapitaliste au nom des « petits », nationaliste face à la mondialisation et à l'Union européenne, raciste et notamment islamophobe. Cette habileté lui a permis de réaliser le « rassemblement des cocus » : ceux du mitterrandisme comme du chiraquisme, du jospinisme comme du sarkozysme – et bien sûr du « hollandisme »...

L'extrême droite au pouvoir ? Ce n'est plus un scénario de science fiction. Pour écarter ce danger, il n'est qu'une arme efficace : recréer une alternative à gauche. Sur cette planche, le pain ne manque pas. ■

* Journaliste, auteur de *Le ventre est encore fécond. Les nouvelles extrêmes droites européennes*, Libertalia, Paris, 2012.

Centenaire de la mort d'Isaac Peretz



© Archivo El Litoral

Le 3 avril dernier, nous avons commémoré le centième anniversaire de la mort de l'écrivain juif polonais Isaac Péretz, né en 1852. Par ses œuvres littéraires, ce journaliste, poète et dramaturge mais aussi militant, sut donner ses lettres de noblesse au yiddish, la langue profane parlée par les juifs d'Europe centrale et orientale.

Peretz considérait que le yiddish avait joué à trois reprises un rôle déterminant dans la libération de l'histoire juive.

- D'abord, il libéra les masses pauvres de l'étude du *Talmud* et de l'emprise des riches.
- Puis, vers la moitié du 18^{ème} siècle, ce fut le surgissement du *hassidisme*, que Peretz définit comme « *la Torah à la portée de tous* », autrement dit comme un mouvement de démocratisation, au moins dans les tout débuts, en ce qu'il traduisait une spiritualité joyeuse.
- Enfin la femme juive, l'épouse juive, revendiqua quelque chose pour elle-même. La langue maternelle était née.

Cet essor du yiddish culmina avec l'arrivée sur la scène politique d'un prolétariat juif qui en fit un outil de sa lutte. La culture de la classe ouvrière juive se fit en yiddish et, cultivée par des écrivains, des éditeurs, des linguistes, des intellec-

tuels, des militants politiques, cette langue en vint à incarner la vie des milieux populaires juifs. Peretz fut, aux côtés de Mendele Moïkher-Sforim et de Scholem Aleïchem, l'un des écrivains qui firent le plus pour développer la conception plébéenne, populaire, démocratique d'une langue parlée par des millions de juifs issus de couches modestes et industrielles : tailleurs, menuisiers, instituteurs, musiciens, colporteurs, artisans, chapeliers, étudiants. Avec la naissance et le développement du mouvement ouvrier et socialiste juif, l'écriture de Peretz se radicalisa. À travers des contes, des articles et des textes comiques, il multiplia les critiques de l'hypocrisie religieuse, sans oublier de représenter la vie des prolétaires et de dénoncer l'exploitation économique. Il sut décrire la vie difficile de la femme juive, frustrée dans ses ambitions personnelles, et dénoncer la mascarade des conventions sociales qui l'asservissaient.

Peretz fut l'un des principaux organisateurs du congrès qui se tint en août 1908 à Chernovitz, alors en Bucovine autrichienne, aujourd'hui en Ukraine. Ce congrès réunissait des intellectuels, des écrivains, des journalistes, des éducateurs, des poètes, des dramaturges comme Nathan Birnbaum, Avrom Reisen, Chaïm Zhitlovsky ou Scholem Asch. C'est là que le yiddish fut procla-

Éloge du yiddish

me langue nationale juive. Là que les participants déclarèrent : « *La culture inclut la tradition. Et nous, nous nous refusons à présenter notre culture aux peuples du monde à travers des traductions qui affaiblissent la parole vivante* ». Il lança l'idée de pays multinationaux, mettant le peuple au-dessus de l'État et les cultures nationales au-dessus des frontières politiques, louant la créativité du peuple juif dont la langue était le yiddish. Cette langue était très répandue à l'époque en Europe centrale et orientale : un recensement réalisé en 1910 par les autorités autrichiennes montra que 75% des juifs recensés parlaient le yiddish. Il y avait plus d'affinités culturelles entre les populations de langue yiddish ressortissant de pays différents que, par exemple, entre un juif polonais et un polonais non juif.

Peretz meurt à Varsovie, en 1915, pendant les fêtes de *Pessah*. Le cortège de plus de cent mille personnes qui l'ac-

compagne au cimetière juif doit traverser les quartiers pauvres de la capitale, les autorités ayant interdit qu'il passe par le centre ville.

Moins de trente ans plus tard, c'est en yiddish que seront écrits les manifestes des combattants du ghetto de Varsovie. ■

Extrait du « *Diario El Litoral de la ciudad de Santa Fe* » du 9 avril, traduit par Nicole Mokobodzki

NDLR C'est aussi, moins de vingt ans plus tard, notre *Naïe Presse* en yiddish qui voyait le jour.

À voir (jusqu'au 31 décembre, entrée libre)

Signalons l'exposition *La chaîne d'or : Yitskhok-Leybush Peretz et son héritage littéraire* organisée à cette occasion par la Maison de la Culture Yiddish, en partenariat avec la Bibliothèque de la Communauté juive de Zurich et le Centre d'études juives de l'Université de Bâle.

A LIRE *Mon occupation préférée* d'Avi Mograbi - Livre d'entretiens avec Eugenio Renzi conçu comme un voyage et où se dessine le portrait d'un réalisateur novateur et engagé. 176 p., 16 €.

A VOIR *Intégrale – coffret de 4 DVD* (éd. Epicentre) : *Happy Birthday Mr Mograbi, Comment j'ai appris à surmonter ma peur et à aimer Ariel Sharon, Pour un seul de mes deux yeux, Août, (Avant l'explosion), Z 32, Dans un jardin je suis entré* + Bonus : courts métrages, entretiens ... Durée 589', 29,90 €

par DANIEL SILBER



ÊTRE ISRAËLIEN À LA FIN DU XX^E SIÈCLE

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

Amir Gutfreund, auteur de *Les gens indispensables ne meurent jamais*, donne à son dernier roman un titre de feuilleton : *Pour elle, volent les héros**. Sur le plan strictement littéraire, la facture est celle de n'importe quel roman de naturaliste ; je pense à certains auteurs scandinaves. La seule différence, c'est que l'action se passe en Israël, un pays qui ne ressemble à aucun autre. S'il y a bien un narrateur, ce qui nous est offert, c'est une immense saga qui n'a rien d'héroïque. Relatant, pour l'essentiel, la vie dans un lotissement moderne de Haïfa, elle nous propose une histoire polyphonique comprise entre la Guerre des Six Jours et l'assassinat du premier ministre Yitzhak Rabin. Le héros, Arik, est un adolescent. Il n'a pas connu la période presque mythique de la fondation de l'État d'Israël, de la première guerre contre les pays arabes. L'utopie des *kibboutzim*, à la fin des années soixante, est presque terminée. En somme, l'histoire est celle de la géné-

ration née sur une terre qui a été et demeure l'épicentre de crises mondiales. Toute la diversité et les contradictions de la société israélienne moderne sont condensées dans ces habitations nouvelles où se croisent sans se rencontrer des individus d'origines et de convictions diverses : croyants ardents, parfois d'intransigeants ultra-orthodoxes, athées, sépharades, ashkénazes, toutes générations confondues. Seuls facteurs d'unité : la nationalité et le fait d'être juifs. Pour tout le reste, c'est une cacophonie absolue et surtout pas une intégration. À lire le destin du jeune Arik, de ses parents, de ses amis, de ses voisins, de ses fréquentations dans la ville, on a le sentiment paradoxal d'un peuple uni dans l'adversité et désuni quand la paix est revenue. En somme, l'auteur a voulu dresser le portrait de cette nation qui n'a pas réussi l'intégration de ses habitants, une discordance sans cesse plus accentuée, qui en fait aussi la richesse humaine. Ce n'est pas, tant s'en faut, le vert paradis du peu-

ple juif ! Pas non plus un enfer. Plutôt une zone intermédiaire. Qu'Israël soit devenu un pays militarisé à l'extrême, d'abord par nécessité, puis par habitude, n'est que trop évident. Que cette génération émergente ressente bien des difficultés à y adhérer ressort de pages, qui ne sont pas critiques, mais qui, décrivant la réalité de quelques décennies à travers le fourmillement de personnages de toute sorte, finit par montrer que le monde rêvé à l'aube du mouvement sioniste n'est plus du tout un rêve.

En fin de compte, Arik vit dans un territoire qui n'est ni en Occident, ni en Orient, et qui n'est plus lié à la tradition judaïque que par les livres d'histoire et les grands textes religieux. Comme presque tous ses compatriotes il est l'otage du fantasme d'une *diaspora* qui a bel et bien existé mais n'a pas été provoquée par les Romains, et celui de la reconquête du royaume de David ou de Salomon. Le grand amour d'Arik est contrarié par sa bien-aimée : Mikhal. Celle-ci est issue d'un milieu très religieux, lui pas. Cette

immense trame sociologique rend bien pâle le destin d'Arik. Il est le jouet de forces qui le dépassent.

Amir Gutfreund qui est né en 1963 à Haïfa semble nous livrer une autobiographie voilée à travers les faits et gestes de son héros. Il n'a pas une vision pessimiste d'Israël mais il veut demeurer réaliste et surtout ne pas se bercer d'illusions. Les garçons de son quartier, devenus des hommes, parfois aussi les membres de leurs familles, lui permettent d'introduire une note d'espérance dans un contexte miné.

Ce que je lui reproche c'est son incapacité à « faire parler » le peuple comme Naguib Mahfouz a su le faire avec un indéniable génie pour l'Égypte de son temps, ou comme Orhan Pamuk le fait pour la Turquie. Gutfreund n'a pas offert ici d'image puissante et fascinante d'Israël. Il a simplement fait preuve d'un sens de l'observation pénétrant et lucide.

* Amir Gutfreund, *Pour elle, volent les héros*, traduit de l'hébreu par Katherine Werchowski, Gallimard, 576 p., 24,90 €

FRANCE

I. LE TTIP OU PARTENARIAT TRANSATLANTIQUE POUR LE COMMERCE ET L'INVESTISSEMENT - QUI GAGNE QUOI ?

par JACQUES LEWKOWICZ

Le TTIP vise à supprimer les obstacles au commerce entre les USA et l'Union européenne. Nous avons déjà dit, ici même, les dangers, de ce projet : normes sanitaires inférieures aux normes européennes, recours à des tribunaux d'arbitrage à la solde des entreprises transnationales (ETN) pour attaquer les décisions étatiques qui les dérangent.

Dans un remarquable ouvrage¹, Susan George en donne une description détaillée. De plus, elle oppose la légitimité démocratique des instances étatiques élues aux ETN qui prétendent édicter des normes qui leur soient plus favorables. Elle en montre les différentes méthodes dont le TTIP n'est qu'un exemple. La description est magistrale. Mais les partisans du TTIP développent une argumentation dont il convient de détailler le contenu avant d'en montrer l'inanité et de tracer les perspectives progressistes de la coopération économique entre nations.

Cela débute avec Ricardo². Supposons qu'Einstein, physicien de génie ait aussi été un cuisinier hors pair. Aurait-il consacré une partie de son temps à la gestion d'un restaurant ? Il avait à l'évidence intérêt à se consacrer à plein temps à la physique, quitte à échanger une partie de son salaire d'universitaire contre des repas aux restaurants. On peut appliquer le même raisonnement au cas de la Grande Bretagne et du Portugal qui produiraient tous deux vin et laine malgré un climat adverse dans chaque pays à l'une des deux productions. Il s'agit des avantages attachés à la division spécialisée du travail réalisés au niveau international.

Différemment, Krugman³ commence par constater que la théorie ricardienne ne s'ap-

plique pas toujours. La Suède exporte ses Volvos vers l'Allemagne. Celle-ci lui vend ses BMW. Constatant qu'il y a un commerce mais pas division spécialisée du travail, puisque les deux pays produisent des biens de nature quasi identique, Krugman vient à envisager autant l'intérêt de l'offre que celui de la demande de produits échangés. Côté offre, il note que l'existence de coûts fixes (indépendants du volume produit) fait que chaque producteur a intérêt à développer ce volume, (notamment par l'exportation) car, avec une marge sur coût variable donnée par unité produite, il absorbera d'autant plus facilement ses coûts fixes qu'ils s'étaleront sur un volume plus important de produits. Côté demande, Krugman constate que les acheteurs ont un désir de différenciation qui les amène à diversifier leurs achats. Au final, l'échange se produit car il correspond à l'intérêt tant de l'offre que de la demande⁴.

Tous ces arguments sont-ils suffisants pour justifier les négociations au sujet du TTIP ? La réponse est non et sera développée dans la suite de cet article, à paraître le mois prochain. ■

(1) *Les usurpateurs. Comment les entreprises transnationales prennent le pouvoir*, Seuil, 2014, 17 €

(2) Économiste britannique autodidacte, d'origine juive portugaise, auteur du grand ouvrage classique de l'économie : *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* (1817), réédité en français, coll. Garnier-Flammarion, Flammarion, 1992

(3) Paul Krugman est un économiste américain, né en 1953. Il a obtenu le Prix Nobel d'économie en 2008.

(4) On peut trouver l'ensemble de la démonstration à l'adresse suivante : <http://www.nber.org/papers/w0356.pdf>

LES DANGERS DU PROJET DE LOI RELATIF AU RENSEIGNEMENT

par SZMUEL ROSENFELD

Le Défenseur des droits est une autorité administrative indépendante créée en application de la Convention européenne des droits de l'homme. Il a pour mission la défense des droits des citoyens face aux administrations, la promotion des droits de l'enfant, la lutte contre les discriminations et le respect de la déontologie des activités de sécurité.

C'est à ce dernier titre que son titulaire, Jacques Toubon, a émis un avis (1) critique sur le projet de loi relatif au renseignement dont le Parlement est saisi. Il a, notamment « souligné plusieurs

insuffisances du texte de nature à porter atteinte aux droits et libertés fondamentales de l'ensemble des citoyens, en particulier leur droit au respect de la vie privée protégé par la Convention européenne des droits de l'homme et la Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne ».

Le principal reproche concerne « le manque de clarté et de précision de la loi quant à son champ d'application et sa portée ». Le Défenseur des droits rappelle « La nécessité de préciser les motifs d'intérêt public pouvant justifier une

mise en oeuvre des techniques de renseignement », « les catégories de personnes susceptibles d'être visées par les activités de renseignement ». Il souligne en particulier que la loi doit « accorder une protection renforcée, essentielle pour l'exercice de leur mission » aux membres de certaines professions (avocats, journalistes, parlementaires, magistrats ...) Il juge nécessaire de préciser l'articulation entre la collecte de renseignements à titre préventif et la procédure judiciaire qui pourrait être engagée sur la base des renseignements collectés et de renforcer le

contrôle des activités des services de renseignement, en particulier les modalités d'intervention, d'action et de recours de la Commission nationale de contrôle des techniques de renseignement, qui devrait être systématique et immédiat. Il souhaite que la loi garantisse que ce recours soit ouvert à tout justiciable, que le contrôle soit effectif et offre davantage de garanties en matière d'équité du procès. Souhaitons que cet avis autorisé soit pris en compte par le gouvernement. ■

*http://www.defenseurdesdroits.fr/sites/default/files/upload/avis-parlement/avis_ddd_15-04_01_04_2015.pdf

PETITES MANŒUVRES ET GRANDE VICTOIRE

par **BERNARD FREDERICK**

Le 30 avril 1945, à 22h50, les sergents de l'Armée rouge Mikhaïl Yegorov et Meliton Kantarya plantent au sommet du Reichstag le drapeau rouge n° 5 de la 150^e Division. Un Russe et un Géorgien. C'est un juif qui immortalise ce symbole de la Victoire : le photographe de l'Agence Tass, Evgeni Khaldei. Mais la célèbre photo date du 2 mai. Le 30 avril, on se battait encore dans le Reichstag alors qu'en fin d'après-midi, Hitler, se suicidait au fond du « Führerbunker » sous la Chancellerie.

La fin ! Près de cinq années de guerre. « Donnez-moi dix ans et vous ne reconnaîtrez plus l'Allemagne » proclamait le dictateur nazi dans les années trente. Cette promesse là, au moins était tenue : en ce printemps 1945, personne ne pouvait plus reconnaître l'Allemagne. Berlin aux mains de l'Armée rouge le 2 mai, le Reich ne pouvait plus que capituler. Hitler avait transmis ses pouvoirs au grand-amiral Karl Dönitz. Celui-ci n'a qu'une idée en tête : négocier la paix à l'Ouest et diriger tous les moyens disponibles vers l'Est pour essayer de sauver ce qu'il pouvait face aux Soviétiques. Dönitz pense alors qu'une confrontation entre Anglo-américains et Soviétiques est inévitable. C'est aussi l'avis d'Hitler qui cherche le contact avec les Alliés occidentaux. Mais c'est aussi ce que croit – espère ? – Churchill qui a donné l'ordre aux troupes britanniques de ranger soigneusement les armes des soldats allemands prisonniers pour, éventuellement, les leur redistribuer. Quant à Eisenhower, à la tête du SHAEF (*Supreme Headquarter Allied Expeditionary Force / État-major suprême des Forces expéditionnaires alliées*), il a un temps envisagé de fonder « le plus à l'Est possible » pour



Photo symbole de la Victoire sur l'Allemagne nazie damer le pion aux « Russes ». L'Armée rouge ne lui en laisse pas le temps. Surtout, les limites des zones d'occupation de l'Allemagne ont été définies à Yalta en février 1945 par Churchill, Roosevelt et Staline. À la demande de Staline, ses partenaires ont promis qu'il n'y aurait pas de paix séparée avec le Reich, qu'ils ne négocieraient pas une telle paix et que la capitulation serait inconditionnelle.

Mais Washington et Londres ne peuvent s'empêcher de manœuvrer en coulisses. Et parfois au grand jour ! Ainsi, les Américains ont-ils écarté les Soviétiques des pourparlers avec l'Italie. Staline, furieux, riposte en traitant seul avec les États d'Europe centrale alliés des nazis : Hongrie, Bulgarie, Roumanie. Roosevelt y avait certes mis le temps, mais il s'était finalement attaché à l'alliance avec l'URSS. À sa mort en avril 1945, Staline lui rendit un vibrant hommage et une foule nombreuse vint déposer des fleurs devant l'ambassade américaine à Moscou. Truman, ce n'était déjà plus Roosevelt : il ne se sentait pas vraiment lié par les accords de Yalta et il le dit à ses généraux.

Ce n'est donc pas un hasard si Dönitz envoie son chef d'état-major, le général Jodl, signer la capitulation allemande le 7 mai. À Reims ! Au quartier général d'Eisenhower ! À 2h.41, la reddition de l'armée allemande est donc paraphée dans une salle du Collège technique et moderne (actuel Lycée Roosevelt) abritant le SHAEF, en présence des géné-

raux américains Walter B. Smith et Eisenhower, du général français François Sevez et du général soviétique Sousloparov, simple attaché militaire en France qui se trouve dans l'impossibilité technique de prévenir le Kremlin. Quand il finit par pouvoir le faire, Staline éclate de colère. Il exige que la capitulation allemande soit reçue dans la capitale du Reich, des mains des plus hauts responsables allemands et devant le maréchal Joukov qui a dirigé l'offensive sur Berlin. « La capitulation, dit-il au téléphone à Joukov, doit être signée devant le commandement supérieur de tous les pays de la coalition antihitlérienne et non devant le seul commandement suprême des troupes alliées ».

Dans la nuit du 8 au 9 mai à 0h.16 heure russe (23h.16 heure locale), dans une villa de Karlshorst dans la banlieue Est de Berlin, les représentants du Haut

commandement allemand, emmenés par le maréchal Wilhelm Keitel, sont donc invités à signer l'acte de capitulation entrant en vigueur à 23h.01, soit le 9 mai à 1h.01, heure de Moscou. L'amiral Hans-Georg von Friedeburg et le maréchal Keitel apposent leur signature au bas de l'acte de « reddition sans condition (...) de toutes les forces terrestres, navales et aériennes qui sont à cette date sous contrôle allemand ».

Comme le souhaitait Staline, c'est le maréchal Georgi Joukov qui préside la cérémonie. À sa manière : celle d'un militaire. Pas de longs discours, on signe, c'est tout ! Mais quand les Allemands sortent de la salle, le maréchal soviétique est fêté par ses collègues de l'Armée rouge et rend hommage à tous ceux qui ont sacrifié leur vie pour parvenir à ce jour. Pour la seule Union soviétique, 26 millions de morts ! ■

Témoignage

DEUX ÉPISODES DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE DONT ON PARLE PEU

Des centaines de milliers de juifs, accueillis par l'URSS, ont ainsi échappé au massacre nazi. Dès leur entrée en Pologne, les Allemands ont montré leur barbarie en massacrant les Juifs sur leur passage, ce que l'on a appelé *la Shoah par balles*. Des milliers de Juifs se sont alors précipités vers l'URSS. J'ai entendu la patronne de l'atelier de confection où je travaillais dans les années 50 raconter que les Russes, en quittant la Bessarabie* dont elle était originaire, conseillaient aux Juifs de les suivre, faute de quoi ils risquaient d'être exterminés par les Allemands. Ses parents, après avoir hésité, les ont suivis. Elle est donc arrivée en URSS à 18 ans. Elle s'y est mariée et a donné naissance à sa fille aînée. Après la guerre, la plupart des réfugiés juifs ont quitté l'URSS et se sont retrouvés dans des camps de personnes déplacées, avant de gagner soit Israël, soit des pays où ils avaient de la famille. Mon père, en venant à Paris en 1930, avait laissé dans son *shletl*, son père, sa mère, un frère et une sœur. Après-guerre, celle-ci fut la seule survivante car elle avait pu se réfugier en URSS. Elle nous a rejoints à Paris en 1948. La plupart des réfugiés ont gardé un mauvais souvenir de leur séjour en URSS. On peut comprendre que ce pays, qui faisait une guerre sans merci à l'armée allemande qui lui causait des millions de morts et des destructions énormes, n'offrait pas un niveau de vie bien élevé. Beaucoup des réfugiés ont été envoyés dans des kolkhozes où ils travaillaient dur, aux côtés des autres Soviétiques, qui assuraient la production, sans les hommes mobilisés, et qui ravitaillaient l'armée. En arrivant à

Paris en 1948-49 où la vie, encore difficile, n'avait rien à voir avec celle des années de guerre, ils étaient émerveillés de ce paradis et le comparaient avec ce qu'ils avaient vécu en URSS, sans prendre conscience qu'un certain nombre d'entre eux avait ainsi échappé à l'extermination. Je n'ai connu qu'un seul couple qui tenait compte de cette situation de guerre. D'autres, qui avaient été communistes avant la guerre et avaient idéalisé l'URSS, très déçus par ce qu'ils y avaient vu, sont carrément devenus anticommunistes.

À l'été 1939, un millier de juifs allemands, abandonnant tous leurs biens, réussissent à prendre place sur un paquebot en partance vers l'Amérique du Sud, le *Saint-Louis*. Ils demandent asile à Cuba qui le leur refuse. Il est vrai que ce pays vit alors sous l'influence de groupes pro-nazis, de l'Espagne franquiste, et est une quasi colonie des États-Unis, qui les refusent également. Ils reviennent alors à Hambourg où l'on peut facilement imaginer ce qu'ils sont devenus. La France et l'Angleterre, elles, ont accueilli, chacune, la moitié des juifs d'un deuxième paquebot. Ceux qui ont été accueillis en Angleterre ont eu beaucoup de chance, bien sûr. Quelques-uns de ceux qui ont été accueillis en France ont pu être sauvés des nazis, ce qui ne serait pas arrivé s'ils étaient retournés à Hambourg... ■

JA

* Pour riposter à l'invasion allemande de la Pologne, les Russes ont occupé la moitié Est de la Pologne ainsi que la Bessarabie. Devant l'offensive allemande, ils ont ensuite dû se replier en quittant ces territoires.

LES MOTS POUR LE DIRE



« L'HOMME »

« Au cours de sa visite à Yad Vashem, le Pape François (Tiens, François, pourquoi ? sinon pour suggérer une proximité...) a déclaré le 26 mai dernier : « Honte pour ce que l'Homme, qui fut créé à l'image de Dieu, a été capable de faire. [...] Honte parce que l'Homme s'est pris pour Dieu et a sacrifié ses frères. » (sic)

Déjà le cardinal Lustiger avait qualifié jadis le génocide de « crime de l'humanité », et non « crime contre l'humanité » (concept forgé par le tribunal de Nuremberg), thème repris par David de Rothschild, nouveau président de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. Qui se ressemble s'assemble.

Le nazisme et ses complices, les résistants, connais pas. Comme l'a écrit Hannah Arendt : « Tous coupables, pas de coupable ». Ou du négationnisme à la banalisation.

Une autre forme de la même idée, fréquemment utilisée, consiste à dire : « Ce que les hommes ont fait à d'autres hommes ».

Ne soyons pas dupes. Appelons un chat un chat. ■ Maurice Cling

“ ANCIEN MALADE DES HÔPITAUX DE PARIS ” *

Un texte délirant d'écriture, un acteur « au talent protéiforme » qui se glisse de manière hallucinante dans cette écriture qui fuse, que Daniel Pennac appelle monologue gesticulatoire.

Quand trois talents se rencontrent à la scène, un écrivain, Daniel Pennac**, un comédien, Olivier Saladin, et un metteur en scène, Benjamin Guillard, c'est un délice de chaque minute pour les spectateurs. Dès le début, le désir de susciter un regard interactif chez le spectateur est amorcé. Mais comment a-t-il fait pour écrire un texte aussi fou, criant de vérité, incroyable, azimuté à la fois ! Et l'acteur, seul sur scène, comment fait-il pour se glisser si habilement dans tous les rôles qui le lient étroitement à ses, à son malade, jusqu'à ce que ce dernier lui pique sa carte de visite « Ancien malade des hôpitaux de Paris ». C'est très simple : il suffit qu'un interne des urgences d'un hôpital ne pense qu'à préparer sa future carte de visite en s'occupant d'un malade dont les symptômes de sa maladie échappent à toute classification et requièrent les lumières de nombreux spécialistes. Puis qu'il finisse par disjonc-

ter tellement son malade le surprend jusqu'à perdre tout l'espoir qu'il avait mis dans sa carrière.

Avec une sacrée énergie, légèrement cabotin, ce comédien, qu'on a vu dans la troupe de Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff, campe tous les personnages des hôpitaux avec son cortège de misères corporelles et de réparations des corps. C'est drôle et tellement vrai.

Derrière, il y a la langue tonique, truculente, concrète, percutante et l'imagination débordante, foisonnante de Daniel Pennac : tous les ingrédients pour faire un spectacle de qualité.

Le malade et le médecin sont pris dans un miroir où se reflète son lot d'impondérables, d'imprévus, de pauvres morceaux de corps, d'éphémère, de vicissitudes, d'impuissance ou de toute puissance. La fin est inattendue et montre bien la fragilité de chacun. Il y a même une pointe ironique sociétale en

l'« honneur du malade qui rapporte » où l'on rêve d'appartenir, mandarinat oblige, à la « société européenne des urgentistes », là où « la médecine est la première maladie héréditaire ». Mais c'est surtout sur le rythme effréné, ses changements incessants, que le monologue se construit, telle une gesticulation verbale. Un décor minimal où la table d'opération, d'examen, devient bureau. On rit beaucoup. Que l'on soit soignant ou malade, ou ni l'un ni l'autre, on gagne en santé à voir cette pièce. ■

* Théâtre de l'Atelier 1, place Charles Dullin Paris 18° (01 46 06 49 24) jusqu'au 6 juin

** Daniel Pennac, Ancien malade des hôpitaux de Paris, Gallimard/Folio (n° 5873), 2015, 96 p., 4,60 €



© Emmanuel Noblet

DE VUE 70^e ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DES CAMPS

Témoignage APPRENDRE LA JOIE DE VIVRE

Né en 1932, Samy Boski, d'abord instituteur, s'est occupé de l'enfance inadaptée puis, convaincu que redonner son importance au corps évite l'agitation et la violence, est devenu rééducateur en psychomotricité et formateur à la relaxation active. Nombre de nos lecteurs l'ont connu à Andrésy ou Tarnos dont il fut moniteur puis directeur. C'est là que nous mettions déjà en pratique ses « retour au calme »... Nous le remercions de nous avoir adressé ce témoignage à l'occasion du 70^e anniversaire de la libération des camps. Faute d'espace suffisant, c'est une version que nous avons abrégée que vous lirez ici. PNM

Avant qu'il ne soit trop tard, je voudrais dire ceci : Personne, je crois, ne pourra jamais ressentir ni même peut-être comprendre, à moins de les avoir vécus dans sa chair, les profonds traumatismes dont ont souffert toute leur vie ceux qui sont revenus de déportation, ceux aussi qui ont échappé aux rafles de la police française et de la gestapo.

Des images m'ont hanté toute ma vie et me reviennent aujourd'hui avec plus d'acuité et de violence, à 82 ans. La plaie ouverte par la monstruosité des crimes nazis ne se refermera jamais pour nous. Le premier traumatisme qui m'a accompagné toute ma vie et qui resurgit aujourd'hui avec plus d'intensité c'est cette lancinante sensation de culpabilité: « Pourquoi eux et pas moi ? »

Un autre traumatisme m'a toujours fait souffrir, c'est d'avoir peu connu mes parents et d'avoir été privé de l'affection de ma mère. Orphelins très tôt, trop tôt, l'absence de modèle parental nous a sans doute handicapés pour élever nos propres enfants. La formule d'Hervé Bazin « Heureux celui qui naît orphelin ! » ne m'a pas vraiment aidé. Combien de fois ai-je rêvé que mon frère, ou ma mère et mon père étaient revenus de déportation.

Certains ont choisi de se suicider, n'ayant pu supporter de vivre sans leurs parents. D'autres, grâce à des personnes comme Boris Cyrulnik et à la « résilience », ont pu rebondir. La meilleure façon d'honorer la mémoire de nos parents et de prendre notre

revanche fut de vivre le plus heureux possible, parce que c'est ce qu'ils auraient désiré et qu'en survivant, nous empêchions les nazis de réaliser leur projet d'extermination de tous les juifs. « Que c'est beau, c'est beau la vie !... » chantait Ferrat. Parfois, j'entends la voix de Louba, la directrice pédagogique des colonies de vacances de la Commission Centrale de l'Enfance (CCE) auprès de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (l'UJRE). Et même si je n'étais pas toujours d'accord avec sa pédagogie, j'adorais quand elle nous disait en roulant les « r » : « Il faut apprendre aux enfants la joie de vivre ! »* Elle avait raison.

Aujourd'hui où resurgissent toutes les formes de racisme et de xénophobie y compris l'antisémitisme, il faut continuer à se battre contre ces fléaux aussi longtemps que nous en aurons la force. Faisons confiance à nos enfants et petits-enfants pour qu'ils deviennent des passeurs de mémoire, des combattants de la Paix, engagés contre le racisme, contre l'antisémitisme, contre la haine de l'autre, pour l'amitié et la solidarité entre tous les peuples. Alors, oui, ce sera beau, la vie ! ■

Trégastel, le 21 février 2015

Samuel Boski

* NDLR À ce propos, notons, en écho, la dédicace inscrite au générique du film « Nous continuons » tourné par l'UJRE en 1946 : « À la mémoire de ceux qui sont tombés pour que les enfants puissent vivre et rire librement. »

Samuel Boski, Témoignage in Convoi n°6, CERCIL - La relaxation active à l'école et à la maison, RETZ

PRIMO LEVI ET FERDINANDO CAMON : CONVERSATIONS OU LE VOYAGE D'ULYSSE

Un spectacle* humble qui élève l'esprit et nous incite à revisiter nos fondamentaux au-delà de l'œuvre et de la pensée de Primo Levi, à nous interroger avec lui sur l'essentiel d'un vécu, d'une expérience des camps, sur notre part d'histoire et d'humanité.

Primo Levi, né à Turin en 1919 dans une famille juive de la bourgeoisie, retrouve sa famille le 19 octobre 1945 après 35 jours de voyage mais une large part de lui est restée dans les camps de concentration. Il dira toujours qu'il doit sa survie à la chance, celle de n'avoir été déporté à Auschwitz qu'en 1943 et de n'être tombé malade qu'une seule fois à la fin. Le romancier, poète, journaliste Ferdinando Camon né en 1935 aux environs de Padoue, est issu d'une famille catholique et paysanne. Il s'entretient** avec Primo Levi de 1982 à 1986 : des conversations d'une grande densité et intelligence qui fouillent des questions et réponses hors des sentiers battus, qui abordent les thèmes chers à Primo Levi : le fascisme avec sa haine du communisme, une conception héroïque de l'histoire, le chef tout puissant sans opposition, la manipulation des masses, les conditions pour qu'un génocide se produise, le lâger, les causes de l'acceptation d'Hitler par les allemands, le démoniaque, « cette constante de la culture allemande qui se manifestait dans l'incarnation d'Hitler », l'expiation de la faute d'être né, d'exister... Ces entretiens ont été réalisés à partir de questions préparées qui portent sur l'œuvre et l'existence de Primo Levi.

Les deux comédiens jouent sobrement et avec justesse dans cet espace scénique volontairement dépouillé. Nous restons suspendus à leurs lèvres durant une heure vingt. Cela constitue une prouesse car le ton est rythmé de manière assez linéaire tout au long de cette conversation. Il n'y a pas de théâtralisation, ce qui fait ressortir quelque chose de l'ordre de la vérité. Le geste, la mimique, sont des plus minimes, et pourtant, nous sommes bien

devant l'incarnation de Primo Levi et de Ferdinando Camon. Un spectacle qui signe vraiment un grand moment.

On ne dira jamais assez combien la pensée et l'œuvre de Primo Levi est novatrice et essentielle dans l'examen des processus qui ont permis à la bête immonde d'exister, et aux déportés de résister. Le poète et romancier Camon, par sa patience et son intelligence, a ouvert la voie à cette propédeutique qui nous passionne et nous rend plus vivant. Choisir de mettre en scène une pensée avec le recueillement et le dépouillement nécessaire à la maïeutique démontre un talent incontestable du metteur en scène Dominique Lurcel et des comédiens Eric Cénat et Gérard Cherqui. La petite salle du Théâtre Essaïon, pleine à craquer, l'a bien compris et remercie par des applaudissements nourris cette compagnie tournée, à l'aune de Vilar, vers la citoyenneté et le théâtre du verbe. ■

* Théâtre Essaïon (jusqu'au 26 mai) lu. et ma. à 19h30, 6 rue Pierre au Lard Paris 4° (01 42 78 46 42)

** Ferdinando Camon, Conversations avec Primo Levi, Gallimard/Arcades, 2015, 80 p., 6,60 € <http://www.echosystem.com/primolevi/text.html>

Reprise

Pascal Descartes de Jean-Claude Brisville, avec Daniel Mesguich et William Mesguich (voir critique dans la PNM n° 319 d'octobre 2014), est repris en raison de son succès jusqu'au 23 juin prochain au Théâtre de Poche-Montparnasse*.

Nous vous conseillons vivement de le voir si cela n'est déjà fait. ■

* 75 Boulevard du Montparnasse Paris 6° (01 45 44 50 21)

CINÉMA

Entretien avec

Avi Mograbi

En mars et avril se sont succédés rétrospectives et hommages rendus au documentariste Avi Mograbi (rétrospective au Jeu de paume, sortie d'une intégrale en DVD, livre d'entretiens, installation à la Maison des métallos...). Une occasion pour la PNM de le rencontrer à Paris avant son retour en Israël.

PNM D'où vous vient ce désir de faire des films ?

Avi Mograbi Mon père avait le *Mograbi cinéma* construit par mon grand-père et ses frères à la fin des années 1920 et qui a ouvert dans les années 1930. C'était le premier cinéma équipé pour les films parlants au Moyen-Orient. À Tel-Aviv, tout le monde connaissait cette salle qui servait de repère aux gens cherchant leur chemin pour aller à la plage qui était toute proche. Mon père la dirigeait et j'allais travailler avec lui parfois en après midi et bien sûr le week-end. C'est comme ça que l'envie de faire des films m'est venue. J'avais 33 ans quand j'ai réalisé mon premier film.

PNM Vos films sont atypiques au regard de la production documentaire. Vous y créez une forme où vous aimez incarner des personnages différents, jouer de la contorsion de votre visage jusqu'aux grimaces, chanter. Vous y tenez le rôle d'un Auguste qui inter-

vient dans le processus du film en train de se faire et questionne sa forme et son contenu.

Avi Mograbi J'ai commencé à travailler comme ça lorsque je tournais le film sur Ariel Sharon. J'ai réalisé qu'existe la possibilité de tomber sous le charme d'un personnage charismatique même s'il s'agit d'un criminel de guerre. Cela m'a conduit à jouer un rôle. Je savais que si Sharon apprenait que j'étais réellement, il ne m'aurait pas laissé l'approcher. Quel intérêt avait-il à se laisser filmer par un militant de gauche qui a refusé de servir sous les drapeaux durant la Guerre du Liban, qui défend ceux de *Brisons le mur* ?

PNM Ali votre ami et associé n'aime pas votre film sur Ariel Sharon...

Avi Mograbi Je le comprends tout à fait, Ali est palestinien. Pour lui Sharon est un boucher qui a commis de nombreux crimes envers les Palestiniens. Mon intérêt à filmer Sharon portait non

pas sur Sabra et Chatila mais sur sa politique coloniale qui a considérablement et durablement changé le paysage du Moyen-Orient. Le fait que je raconte une fable avec ironie où Sharon, en tant que personne privée, puisse apparaître sympathique ne fait pas rire Ali. Exactement comme de nombreux juifs n'apprécient pas les blagues avec Hitler.

PNM Dans *Happy birthday, vous filmez le jubilé (50^e anniversaire de l'État d'Israël) et montrez comment des mythes religieux vieux de 2000 ans sont érigés en vérité de l'histoire juive et contaminent toute la société alors que la majorité des Israéliens demeure aveugle aux souffrances des Palestiniens. La mythologie se substitue à l'Histoire ?*

Avi Mograbi L'existence de l'État d'Israël, sa justification tient dans une explication religieuse tirée de la Bible. « C'était notre terre, on y a résisté face

aux Romains, Dieu nous l'a donnée et maintenant nous sommes de retour, c'est la Terre promise ». À ce compte-là, l'État juif aurait pu être créé en Ouganda ou ici dans le Jardin des Tuileries ! Sa justification politique en tant qu'État juif était la création d'un état ethnique. Et c'est ce qui est arrivé. Mes films n'ont pas pour sujet les Territoires occupés, mais la société israélienne. Bien sûr, ils touchent aussi à la question des Territoires occupés, des réfugiés, de la destruction des maisons et des villages palestiniens mais dans l'ensemble, mes films montrent la société israélienne, la nature de cette société. Il y a longtemps que les Israéliens ont abandonné toute morale concernant les Territoires palestiniens, et ce en faveur d'un État fondé sur des bases ethniques et religieuses. ■

Propos recueillis le 29 mars
par Laura Laufer

Radio

LE 3 MAI : UN SERVICE PUBLIC POUR INFORMER, INSTRUIRE, DIVERTIR

par PATRICK KAMENKA

Le 3 mai marque traditionnellement la Journée mondiale de la liberté de la presse. Or il faut savoir que le métier de journaliste est de plus en plus dangereux. Selon la *Fédération internationale des journalistes* (FIJ 600.000 membres), 37 journalistes ont péri dans le monde depuis le début de l'année. En 2014, ce sont 118 salariés des medias qui ont perdu la vie. En Turquie, en Israël, des dizaines de journalistes sont en prison. Ailleurs les régimes autoritaires imposent leur censure. En France, l'attentat sanglant du 7 janvier contre la rédaction de Charlie Hebdo est encore dans toutes les mémoires.

La presse est traitée comme une marchandise. La politique de financiarisation des medias conduit à la concentration au profit des grands groupes industriels français ou internationaux (BTP, opérateurs télécoms, banques etc.). Les titres se réduisent comme peau de chagrin, les rédactions sont exsangues et le pluralisme en berne. Le marché imposant sa loi, les medias indépendants ont de plus en plus de peine à survivre. Le numérique, qui pourrait et devrait être un outil de démocratisation de l'information au service des citoyens n'est guère qu'un prétexte pour réduire la presse papier.

Les politiques d'austérité frappent ici comme ailleurs. Elles touchent les salaires, les emplois, le statut de journaliste,

les personnels étant réduits à une variable d'ajustement des politiques menées par les groupes qui visent des taux de rentabilité à deux chiffres. La précarité se développe affectant les contenus et la qualité. Le sensationnalisme, l'information *low cost*, le fait divers, les petites phrases rivalisent dans la guerre de l'audimat, conduisant aux dérives *people*, à la diffusion des mantras néo libéraux. La starification du système médiatique permet à la famille Le Pen d'occuper micros et caméras à longueur d'antenne. Après le rouleau compresseur de la présidence Sarkozy, le chef de l'État s'était engagé à réformer le secteur pour le démocratiser : aides à la presse, protection des sources, préservation du statut de l'AFP, entre autres. Autant de promesses qui sont restées lettre morte.

Dans le paysage audiovisuel français, le fameux PAF, le secteur public n'échappe pas aux règles de l'austérité budgétaire. Les personnels de Radio France viennent de faire une grève d'une ampleur sans précédent dans l'histoire, par sa durée comme par ses enjeux. Elle avait pour but de lutter contre les politiques austéritaires qui rendent d'autant plus scandaleuses les dépenses extravagantes du PDG Mathieu Gallet et les dépassements des coûts du chantier de la Maison ronde. Il s'agissait de protester contre la baisse

de 20,3 millions d'euros de la dotation de l'État et de refuser les 330 suppressions d'emplois, la fusion des orchestres, les externalisations, les fusions de services et de chaînes, entre autres mesures inacceptables...

C'est globalement l'exigence du financement du service public pour une radio de qualité, une information de qualité et pluraliste qui est en jeu. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, à France Télévisions les réductions budgétaires ont conduit déjà à réduire les emplois et à lancer un projet de fusion des rédactions de France2-France3. L'arrivée du nouveau PDG, Delphine Ernotte, dont l'élection s'est déroulée dans le secret des salons dorés du CSA, a pour but de créer une « entreprise moderne ». Ce qui en bon français signifie : « non remplacement des départs, politique de mobilité ... et de modération salariale ».

Nous voilà loin des demandes des syndicats CGT de FTV qui réclament un projet « garantissant le pluralisme de l'information au sein d'une grande télévision publique et citoyenne ». Loin également des mots d'ordre du CNR – que nous célébrerons le 27 mai* – pour qui la télévision devait « informer, instruire, divertir ». ■

* Lors de la Journée nationale de la Résistance et à l'occasion du centenaire de la naissance de Robert Chambeiron

À VOIR

CINÉMATHEQUE FRANÇAISE :

- Grande rétrospective **Buster Keaton** (jusqu'au 1er juin). Keaton a révolutionné la conception de l'espace et du temps par son usage révolutionnaire de la profondeur du champ et du plan séquence. Il est aussi avec Chaplin le plus grand artiste du cinéma burlesque.



- Très belle exposition **Antonioni aux origines du Pop art** (jusqu'au 19 juillet) ainsi que les films d'un des maîtres du cinéma italien. On vous les recommande !

DANS LES SALLES :

Ne manquez pas **Taxi Téhéran** de Jafar Panahi : une grande leçon de cinéma et de liberté. Autres films à voir : **Le dos rouge** d'Antoine Barraud et Jauja de Lissandro Alonso avec Jeanne Balibar et Bertrand Bonello, **Le journal d'une femme de chambre** de Benoît Jacquot avec Léa Seydoux. LL